

**L'IDÉE DE NATION CHEZ LES
PEUPLES BALKANIQUES
DES ORIGINES
A LA FIN DU XVIII^e SIÈCLE**

Georges CASTELLAN

La définition de la « nation » a donné lieu à bien des tentatives. Or notre monde moderne voit se multiplier les « nations » qui, en Afrique, en Asie et dans le Pacifique s'affirment en des Etats et réclament leur place à l'ONU. En Europe aussi, et spécifiquement dans les Balkans, les Monténégrins, les Kosovars, les Macédoniens présentent des caractéristiques semblables avec leurs voisins mais également des différences notables.

Les Monténégrins sont considérés comme Serbes par leur langue, leur religion, leurs coutumes, mais ils ont eu depuis 1355 ou 1421 une aventure collective, une « Histoire », différente de leurs parents de Belgrade. Les Kosovars ont une langue, l'albanais, une religion majoritairement l'Islam, mais jusqu'à 1999, ils n'ont jamais connu l'organisation d'un Etat. Les Macédoniens apparentés aux Bulgares et aux Serbes par la langue, de religion majoritairement orthodoxe se voient contestés par 25 à 30% de leur population albanaise qui voudrait une redéfinition du fragile Etat proclamé en 1991.

Il convient de donner de la « nation » une définition plus précise. En français, le mot est employé sous trois sens différents : un groupe d'hommes auquel on suppose une origine commune, c'est la conception du « groupe ethnique » fondé sur une origine biologique toujours très complexe par suite des invasions qui ont eu lieu dans les siècles passés (les invasions slaves qui au VIIe siècle de notre ère recouvrirent la plus grande partie des Balkans et mélangèrent leurs tribus aux populations grecques) ; un groupe humain, généralement assez vaste qui se caractérise par la conscience de son unité et la volonté de vivre en commun, un exemple discuté fourni par l'histoire récente : les Yougoslaves qui en ont rêvé à travers l'Illyrisme et l'ont vécu entre 1918 et 1990 ; un groupe humain constituant une communauté politique, établie sur un territoire défini et personnifié par une autorité souveraine, c'est le cas de tous les pays ayant eu accès aux structures d'un Etat organisé.

Essayons de clarifier le problème. Un groupe d'hommes ayant une langue commune et que l'on peut considérer comme issu d'ancêtres communs : c'est un groupe ethnolinguistique, un peuple grec, bulgare, serbe, roumain. Un groupe d'hommes ayant en commun une « culture », c'est-à-dire une langue, une religion, des coutumes maintenues pendant des siècles : culture albanaise, tsigane (des Roms), aroumane, mais qui concerne également les « peuples » définis plus haut. Un groupe d'hommes ayant formé ou formant une communauté étatique, un Etat, avec son territoire, son pouvoir politique, son administration et qui, s'appuyant sur une « culture » forme une « nation ».

Sur ces bases, comment se sont développées, au cours des siècles, les « nations » balkaniques ?

La grecque tout d'abord, la plus ancienne dont le groupe ethnolinguistique des Achéens rattaché à la grande famille des locuteurs indo-européens est arrivé en Thessalie, en Grèce centrale et dans le Péloponnèse à la fin du IIe millénaire av. Jésus-Christ. Il constitua la première vague des Grecs. Au contact des Crétois, ils élaborèrent la civilisation mycénienne. Renforcés par une deuxième vague, celle des Doriens, redoutables guerriers armés de l'épée de fer, ils mirent en place, à Sparte, une société militaire qui devint une « culture » hellénique, avec une langue, une religion et des coutumes. A partir du Xe siècle, les Achéens de l'Attique et des îles élaborèrent une autre culture hellénique, « l'ionienne » qui s'épanouit dans les « cités-états » dont Athènes offre au Ve siècle l'exemple classique. Ces « cultures grecques » désormais représentées par des Etats, donnèrent naissance à une première « nation » des Hellènes.

Cette « nation » fut dissoute par la conquête d'Alexandre qui, par contre, développa la « culture grecque » sur un vaste domaine allant de l'Inde à l'Egypte. Elle survécut dans les royaumes hellénistiques avant d'être intégrée dans l'Empire romain. Là, elle retrouva une force nouvelle suivant l'adage « La Grèce vaincue vainquit son farouche conquérant », si bien que la langue, la religion, la littérature et la pensée des Hellènes domina toute la partie orientale de l'Empire. Lorsqu'en 395, l'héritage d'Auguste fut partagé, c'est cette culture encore qui anima l'Empire byzantin fondamentalement multiethnique. La conquête ottomane des XIVe et XVe

siècles fit disparaître l'idée même d'une « nation grecque », mais respecta la « culture » appuyée sur une Eglise dont le chef était le Patriarche de Constantinople – Istanbul.

Au XVIII^e siècle, la diaspora des Grecs s'étendit à tous les Balkans. Ils commerçaient par Thessalonique et Nauplie avec Vienne où ils avaient fondé un quartier à eux, avec l'Egypte et toute la Méditerranée occidentale, par exemple Marseille. Par ces marchands, souvent fort riches, ils furent mis en contact avec le mouvement des Lumières (*Aufklärung*) et deux de leurs grands écrivains, Adamantios Koraïs (1748-1833) et Rhigas Velestinlis (1757-1798) firent connaître à leurs compatriotes l'œuvre de la Révolution française et encouragèrent par leurs écrits les révolutionnaires grecs qui, à partir de 1821, se soulevèrent contre les Turcs. Ils furent les organisateurs, avec Demetrios Ypsilanti, Théodore Kolokotronis, Alexandre Mavrocordato, d'un premier Etat indépendant en 1822. Les Grecs désormais constituaient, de nouveau une « Nation ».

Les Bulgares furent, chronologiquement, le second peuple des Balkans à affirmer une « culture ». D'origine touranienne, apparentés aux Huns, les Protobulgares envahirent l'Empire byzantin qui leur céda en 681 l'ancienne province de Mésie. Ils s'y mélangèrent avec les Slaves qui y habitaient, adoptant leur langue, recevant de Byzance leur religion sous la forme pratiquée par les apôtres Cyrille et Méthode, mêlant leurs coutumes de cavaliers semi-nomades à celles des paysans sédentaires. Tout cela aboutit à une intégration qui forme au IX^e siècle les Bulgares, peuples porteurs d'une « culture ». Mais d'emblée leur Etat s'affirma comme un empire qui s'hellénisa sous l'empereur Siméon (893-927) qui avait étudié à Constantinople, parlait parfaitement le grec et admirait les œuvres intellectuelles des Hellènes. Le Byzantin Basile II, dit le Bulgaroctone, y mit fin et divisa le pays bulgare en « thèmes », partie intégrante de son empire. Les Ottomans du sultan Bâyezid conquièrent en 1393 la principauté de Târnovo, dernier vestige de l'Empire de Siméon et firent disparaître pour cinq siècles tout Etat bulgare. La « nation » médiévale était morte, tandis que la « culture » se maintenait, mutilée par une Eglise dont toute la hiérarchie était grecque. Mais à la fin du XVIII^e siècle, elle sut retrouver sa langue écrite sous l'influence de Paisij de Hilendar (1722-1789) et des premiers pédagogues tel Petâr Beron (1798-1871). Bientôt les Bulgares allaient retrouver un Etat en 1878 et devenir une « Nation ».

Les Serbes arrivèrent dans les Balkans en même temps que les Slaves bulgares et, avec la permission de l'empereur Héraclius (610-641), s'organisèrent en groupements plus ou moins éphémères. Ils formaient alors un peuple ethnolinguistique mais s'appuyaient déjà sur une organisation de tribus dirigées par des chefs que l'on appelait les župans. Au IX^e siècle, ils furent convertis par des disciples de Cyrille et Méthode et entrèrent dans l'Eglise byzantine. Incorporés un moment dans l'Empire bulgare du tsar Siméon, ils reconstituèrent un Etat vassal de Constantinople qui en 1166-1167 se proclama indépendant sous le grand župan Etienne Nemanja. La Raška, unie à la Zeta, constitua le premier Etat serbe autour de sa capitale Raš. Son chef se libéra de la tutelle byzantine en créant une Eglise autocéphale dont le patriarche résidait à Peć et en acceptant du pape de Rome une couronne royale. Au XIV^e siècle, cet Etat atteignit son apogée sous Etienne Dušan, le Zakonik, était une adaptation du droit byzantin aux coutumes serbes. L'Empire se désagrégea à la mort de Dušan et se divisa en principautés dont l'une d'elle, celle de Rascie, essaya de résister à la conquête des Balkans par le sultan Murâd : son prince Lazare fut écrasé à Kosovo (le 15 juin 1389) et le dernier Etat serbe fut absorbé par les Ottomans en 1459.

Les Serbes n'eurent plus de formation politique jusqu'en 1804. Lors de la révolte de Karageorge, peuple « reaya », ils avaient conservé leur langue, leur religion, leurs coutumes et gardaient le souvenir de leur passé glorieux et dramatique par les chansons populaires, les « pesme », des guzlers. Au XVIII^e siècle, l'*Aufklärung* et les réformes de Marie-Thérèse et de Joseph II pour les Serbes des « pays allemands » (la Vojvodine) eurent une certaine influence sur leur culture ruralo-cléricale : le moine Dositej Obradović (1742-1811) et l'écrivain Vuk Karadžić (1787-1864) s'employèrent à promouvoir la langue, tandis que le Pachalik de Belgrade se révoltait sous Karageorge qui donnait aux Serbes en 1806 un Etat nouveau, la Serbie moderne, cœur de la « Nation » serbe.

Les Roumains présentent par leur histoire des caractères particuliers. A la différence des autres « nations » balkaniques, ils n'ont pas été soumis à la conquête ottomane et ont constitué au XIV^e siècle des Etats vassaux, c'est-à-dire dont le prince acceptait de payer au sultan un tribut, le Kharâdj, auquel s'ajoutèrent un don fait par le prince au sultan pour son élection, des livraisons gratuites de céréales, bovins, peaux et miel. Dans cette situation, le domn restait maître chez lui et cela dura jusqu'au XIX^e siècle.

Le peuple ethnolinguistique des Roumains est le résultat d'un mélange de populations daces avec les Romains, maîtres de la Dacie entre 106 et 271, d'où leur langue dérivée du latin. Mais à ces deux éléments s'en ajoutèrent beaucoup d'autres : d'abord des Germains, Goths et Gépides, puis les Avars, les Slaves dans toute la région à partir de la septième décennie du VI^e siècle et qui laissèrent leur empreinte sur la toponymie et la langue ; ensuite les Turcs Petchénègues qui dominèrent deux siècles, les Hongrois à l'ouest des Carpates, les Coumans parents des Petchénègues qui se convertirent au christianisme et pour lesquels on créa un « évêché des Coumans » en 1227.

Après les invasions mongoles, les rois de Hongrie désireux de garantir leurs frontières orientales essayèrent d'introduire dans ces régions une organisation féodale, mais se heurtèrent à un chef de guerre roumain, Basarab (1310-1352) qui s'était distingué contre les Tatars ; il se proclama « Grand Vovoïde » et organisa un Etat autour de sa capitale Cîmpulung. Ce fut la Valachie, peuplée majoritairement de Valaques-Roumains, ayant pour modèle la féodalité hongroise, elle était fidèle de l'Eglise de Byzance qui lui avait transmis le christianisme à partir du royaume bulgare. En 1359, le patriarche de Constantinople donna l'autocéphalie à l'Eglise de Ungrovalachie.

Plus tardivement, la Moldavie, disputée entre la Hongrie et la Pologne, fut organisée en « marche » par le roi Louis Ier d'Anjou. Mais celui-ci entra en conflit avec le gouverneur du Maramures et ce dernier, Bogdan, devint en 1359 le premier prince de Moldavie. Cet Etat nouveau avait sur le plan de la population, de la langue et de l'Eglise les mêmes caractères que la Valachie. Bientôt après, en 1419 pour la Valachie, en 1456 pour la Moldavie, les deux principautés durent accepter de payer un tribut au sultan ottoman. Les deux états féodaux eurent dès lors leur histoire propre : ils partageaient des cultures semblables mais n'avaient pas le sentiment de leur unité. Au XVIII^e siècle, les idées de l'*Aufklärung* et de la Révolution française pénétrèrent dans l'entourage de hospodars phanariotes. Un certain nombre de boyards les adoptèrent et envoyèrent leurs fils à Paris pour y faire des études : ce fut le cercle du Collège de France autour de Michelet et de Quinet. L'idée de l'Unité fut plébiscitée en 1857 et aboutit l'année suivante à la formation des « principautés unies de Moldavie et de Valachie » qui devinrent en 1859 la Roumanie. Les Roumains formaient désormais une « Nation ».

Les Albanais s'affirmèrent les derniers. Descendants des peuples que Rome désignait comme des « Illyriens », ils parlaient une langue indo-européenne se rattachant au groupe daco-thrace. Conquis par Rome au III^e siècle avant notre ère, ils furent incorporés dans les provinces d'Illyricum et de Macédoine. La division de l'Empire en 395 les mit sous l'autorité de Byzance, puis les invasions slaves du VII^e siècle laissèrent des traces nombreuses dans la toponymie et dans le langage. Ils avaient connu le christianisme dès le IV^e siècle avec Constantin, mais ses structures furent détruites par les Slaves et Byzance dut reconstruire l'Eglise : un évêché d'Arbanon est signalé en 869. Par la suite, la région fut occupée par les Normands de Sicile, puis par les rois serbes. Mais derrière la façade d'une organisation « féodale » subsistaient des tribus dirigées par de grandes familles, assistées d'assemblées qui gouvernaient suivant les coutumes traditionnelles. La culture albanaise s'affirmait par des codes tel celui de Dukagin. Les Ottomans apparurent en 1385. Ils imposèrent leur ordre administratif et social fondé sur la chârîa et convertirent à l'islam nombre de leurs nouveaux sujets. Mais ils rencontrèrent aussi une longue résistance de 1438 à 1468, incarnée par Sklanderbeg qui devint une figure emblématique de l'histoire albanaise. Au XVIII^e siècle, de grandes familles parvinrent à constituer de « Grands Pachaliks » à Skodra, Janina sous le

célèbre Ali de Tepelen, qui disparurent avec les réformes ottomanes au début du XIXe siècle, le Tanzîmât.

Entrecoupé des révoltes des montagnards, se développa, à partir des années cinquante du XIXe siècle, un mouvement dit de « Renaissance nationale », Rilindja, qui puisa dans les réformes turques, mais aussi italiennes et françaises. Des écrivains entamèrent un « combat pour la langue » : tels K. Kristoforidhi, l'Arbëresh Girolamo de Rada, auteur du poème « Skanderbeg » (1866) qui retint l'attention de Lamartine et de Mistral. Sur cette lancée, le mouvement se politisa : Abdul Frashëri créa la Ligue de Prizren qui réclama l'autonomie des sandjaks albanais. Le problème fut repris lors de la révolte des Jeunes Turcs (1908) et en 1912, alors que tout le pays albanais était en révolte, un haut fonctionnaire de l'Empire ottoman, Ismaïl Qemal proclamait le 28 novembre 1912 l'indépendance de l'Albanie. Il fallut plusieurs années encore pour que les Albanais bénéficient d'un État et deviennent une « Nation ».

Telles sont jusqu'à aujourd'hui les cinq Nations des Balkans.